

va donc pas nous représenter son idéaliste comme un réformateur social, encore moins comme un bienfaiteur, mais simplement comme un lord très distingué, amateur et dilettante, non pas homme d'action, ni utopiste révolutionnaire. Son idéal est, semble-t-il, assez facile à réaliser. Depuis un an, il s'est attaché à une ménagerie dans la seule espérance de voir un jour manger le dompteur par ses bêtes. Ce dompteur figure, en effet, aux yeux du noble lord, ce qu'il y a de plus ignoble et de plus injuste : la tyrannie qui s'exerce par la crainte. Il n'est pas juste que les fauves soient ainsi terrorisés par le fouet du dompteur : ne se révolteront-ils jamais et ne reprendront-ils jamais conscience de leur force et de leur dignité... Il y a eu une fausse alerte, mais le lion le plus puissant n'a ouvert la bouche que pour lécher son tyran. C'est alors que, dégoûté des fauves, le lord songe à faire manger le dompteur par un autre animal, qui mange plus proprement, mais plus sûrement : une femme. Le dompteur est en effet amoureux de la sienne, la splendide Arabella (Spinelli, qui, je le répète, car c'est bien là l'essentiel, est toute nue). Arabella ne l'aime pas. Mais, comme les fauves, elle est soumise par une sorte de terreur qui empêche la révolte de son cœur et de ses sens. C'est donc en vain que, ayant invité le couple dans son château, le lord a fait défiler auprès d'Arabella tous les séducteurs... Elle résiste... Et voilà où la pièce s'embrouille un peu, car c'est le moment où intervient la seconde idée qui en fait le fond. Arabella, en effet, est amoureuse secrètement du lord et le lord est amoureux secrètement d'Arabella. Quand ils se le disent, le lord laisse entrevoir, en repoussant la belle fille, son mysticisme profond car il ne veut pas trahir pour une femme, qui l'affaiblirait, son amour de la justice; d'autre part, Arabella, en s'offrant, laisse entrevoir que l'amour, chez une femme, n'empêche point la séduction du plaisir, puisque par désespoir de ne point convaincre le lord, elle se laisse le plus complaisamment du monde choir dans les bras du dernier séducteur qui a été jeté sur son chemin et qu'elle se montre enchantée de l'aventure. Cette fois, encore, ce n'est pas, en réalité, le dompteur qui est mangé, mais le lord lui-même et, au dernier acte, par une complication peut-être inutile, où l'on voit intervenir, comme dans Pirandello, le fils, il est très littéralement dévoré par les fauves du dompteur.

Oeuvre étrange, très intelligente, par moments attachante, souvent déconcertante et surtout arbitraire, avec la volonté sans cesse présente de frapper le public... Il y a des audaces gratuites et la fantaisie aboutit là beaucoup plus au pittoresque et à l'esprit qu'à la poésie. C'est encore très bien, évidemment. On arrive donc, en fin de compte, à cette conclusion assez mélancolique : avec les dons qu'il a reçus de la nature et l'expérience du théâtre qu'il a acquise, M. Alfred Savoir pourrait certes nous donner des œuvres aussi intelligentes et aussi attachantes, plus harmonieuses et plus profondes : mais aurait-il autant de succès et n'est-ce point justement son expérience qui le condamne à faire de ses dons un usage qui, en assurant son triomphe, provoque chez les délicats quelque regret?...

Très bonne interprétation naturellement. Toutes les femmes voudront aller voir et admirer le mouvement des hanches de Spinelli et comparer sa plastique à la leur. Les hommes iront demander à M. Debucourt des conseils de maintien et à M. Alcover une leçon de brutalité.

Gaston RAGEOT.

---

## LES CONCERTS

---

### MOZART, SUJET D'ACTUALITÉ

Je crains bien que mon titre n'apparaisse comme une irrespectueuse antithèse !

Mais le chroniqueur n'est-il pas tenu de vivre au jour le jour et d'enregistrer pour ses lecteurs la vie telle qu'elle s'offre à lui ? La Mode à notre époque gouverne tout, l'Art lui-même.

Lorsqu'elle ne trouve plus parmi les contemporains pâture suffisante, elle ne craint pas de faire surgir du Royaume des Ombres telle grande figure disparue, qui se voit ressuscitée pour un temps qui peut varier entre un mois et trois ans. C'est ainsi que Jeanne d'Arc, cette sainte, cette martyre, vient de retrouver tant par le livre que par le théâtre une gloire nouvelle... Je n'ose écrire le mot sacrilège de « vogue ».

Pour rester dans le domaine musical qui est le nôtre, n'avons-nous pas vu Gounod qui, tombé il y a quelque dix ans en pleine désuétude, s'est vu brusquement rappelé à l'ordre du jour de par la volonté d'un groupe de jeunes musiciens et nous offre depuis ses mélodies un peu trop suaves, qui apportent un illogisme de plus à l'Art actuel.

En ce moment, Mozart semble jouir d'une ferveur renouvelée.

On nous l'offre plus que jamais au concert : on se

souvent que ses quatuors inspirèrent pendant longtemps Beethoven, on organise des festivals de ses œuvres. Le théâtre même s'émeut : M. Sacha Guitry vient de faire représenter un « Mozart » au Théâtre Édouard VII, en attendant d'être joué à l'Opéra-Comique avec une partition de M. Reynaldo Hahn qui mêle ses harmonies faciles à quelques phrases de l'œuvre du maître de Salzburg.

Apprécions l'accentuation d'un culte si légitime. Baignons-nous dans l'eau limpide de cette musique dont la sensibilité est d'une qualité si rare et souvenons-nous de l'émotion impérissable que nous donnèrent les représentations de l'Opéra de Vienne il y a deux ans. Ce qui frappa surtout, c'était l'homogénéité de ces spectacles. Si, à Paris, nous avons des interprètes de choix — citons entre autres exemples l'admirable cantatrice, Mme Ritter-Ciampi imbue des plus pures traditions de Mozart — du moins est-il rare de voir une exécution où le chef d'orchestre, les artistes et les chœurs ne fassent qu'un ; et surtout il est difficile de voir Mozart sous les aspects variés qui sont les siens, depuis la tendresse si délicatement « dix-huitième » des « Noces » jusqu'à la grandeur tragique et déjà si romantique de la fin de *Don Juan*. Ajoutons qu'il y a un paradoxe curieux dans la difficulté de l'exécution d'une œuvre dont l'inspiration est d'une « facilité » sans égale. Chez Beethoven, en effet, on sent le travail titanesque. Chez Mozart rien de semblable. Son abondance et sa perfection lui étaient toutes naturelles. Il composait comme peut composer le rossignol par un soir étoilé, lorsqu'il chante les senteurs de la Nature...

Qu'il me soit permis de rappeler à mes lecteurs le mot de Gounod sur Mozart : L'auteur de *Faust* prisait fort ce génie et citait son nom à tout propos ; un jour un ami impatienté lui dit : « Vous parlez toujours de Mozart ; mais Beethoven ? — Oh ! Beethoven c'est le plus grand répondit Gounod. — Vous en convenez, lui dit son interlocuteur triomphant. — Mais Gounod d'ajouter : Oui, mais Mozart c'est l'Unique.

M. LAGLOCHE.

P. S. — Je ne saurais trop recommander à ceux qui s'intéressent à l'œuvre des quatuors de Beethoven de lire et d'étudier le beau livre de M. de Marliayec qui vient d'être publié.

Ce livre, qui s'imposait, est plus utile au point de vue technique, et représente un vaste document sur ce monument musical. Il se dégage de ces pages une intense et communicative émotion.

## A TRAVERS LES REVUES ÉTRANGÈRES

### OUTRE-MANCHE.

C'est une erreur de penser que les troubles dont l'écho nous parvient à chaque instant du fond de la Chine comportent l'expresse signification, qu'on leur attribue couramment, d'un mouvement des esprits contre l'Occident et d'une menace pour notre civilisation. Tel est du moins l'avis que formule dans la *Fortnightly Review*

Mr. Boyen Parlington. Si nous l'en croyons, il ne s'agit guère en l'espèce que des suites de l'immense transformation commandée par le développement chez les Célèstes des nouveautés propres à notre temps.

On comptait en Chine, il y a dix ans, 560 usines : abstraction faite des entreprises secondaires et toutes locales, on en compte actuellement quelque 1.400. Le développement en question a été surtout rapide dans l'industrie du coton. La Chine, qui ne possédait encore que deux filatures en 1903, en possède à présent 83 et de 65.000 le nombre des broches est passé à 2.000.000.

Que l'on considère d'autre part qu'ici la journée de l'ouvrier mâle est très souvent de 15 à 16 heures, que des milliers et des milliers de femmes se tuent littéralement à fournir un effort sensiblement égal, que des enfants de dix ans travaillent eux-mêmes, à raison de douze cents, 12 ou 13 heures par jour : on s'expliquera sans appeler à la rescousse la haine de l'Asiatique à l'endroit de l'Européen le grave malaise qui règne en Extrême-Orient et la longue agitation qui le manifeste.

### ALLEMAGNE.

De Herr Eduard Meyer, dans le numéro de novembre de la *Deutsche Rundschau*, les impressions qu'il a rapportées d'un voyage à Leningrad et à Moscou, où il se trouvait en septembre dernier comme délégué allemand aux fêtes jubilaires de l'Académie des Sciences de l'ancien empire des Tzars. L'article, intéressant à coup sûr, alimenterait abondamment la discussion, toujours ouverte, sur l'avenir de la Russie. L'auteur croit, quant à lui, la stabilité acquise au régime soviétique.

« En relatant mes impressions, je voudrais, écrit-il, dégager d'abord ce fait, qui s'impose à vous à chaque pas, que le gouvernement actuel est solidement installé au pouvoir et que pour longtemps rien ne saurait menacer son existence... Certes, il se rencontre sur place même plus d'un esprit exécrant le régime et souhaitant tout bas son effondrement : après quoi, tous les moyens leur manquent pour provoquer une contre-révolution... Parmi ceux qui détenaient l'autorité et primaient dans la Russie d'hier et qui, les événements aidant, sont devenus les humbles serviteurs du prolétariat, l'adaptation au nouvel ordre de choses n'est d'ailleurs pas nécessairement affaire de résignation passive : j'ai en effet assez souvent entendu au cours de mon voyage des hommes appartenant à l'élite intellectuelle émettre cette opinion que le bouleversement, si dur et si désastreux qu'il ait été pour eux personnellement et pour les leurs, a eu ses avantages, que la disparition du tzarisme constitue un bonheur, que le présent prépare au pays un avenir plus heureux que le passé... »

L'objection n'échappe du reste pas à notre savant. La République l'a sans doute promené dans un décor de convention, en surveillant ses pas et démarches ? Eh bien ! non : il a pu circuler en liberté, regarder, écouter, interroger à son gré et admirer à loisir, ...car, aussi bien, peu s'en faut que tout ne soit pour le mieux dans la meilleure des Russies...

★★

Au sommaire du fascicule de novembre de *Die Europäische Revue* : « *Ecce Europa* », où M. Rudolf Binding expose ce que l'organe allemand de « l'esprit nouveau » devrait et voudrait être pour refléter les traits de l'Eu-